

## Chapitre I

*Nantes, 15 mars*

La boîte de nuit était bondée d'adeptes de la vie nocturne. Il y en avait pour tous les goûts, tous les styles. Chacun se déhanchait sur la piste de danse qui lui correspondait le mieux : celle du sous-sol diffusait des rythmes électroniques en continu, version techno. Les décibels devaient largement dépasser les limites autorisées, faisant vibrer dangereusement les diaphragmes tendus des tympan sursollicités. La tête lourde, baissée vers le parquet lustré, dans lequel se reflétaient les lumières psychédéliques, des corps hagards bougeaient machinalement comme des balanciers pendulaires dans un mouvement perpétuel. La plupart de ces individus avaient le cerveau embrumé par les doses d'alcool, mélangées aux effets soporifiques des joints de cannabis qui tournaient sur les sofas. Ces êtres étaient noyés dans leur monde imaginaire, totalement hermétiques aux regards extérieurs, voguant à la dérive, bercés par les flots incessants des basses qui martelaient le rythme de leurs convulsions sporadiques. La raison de l'esprit s'était évaporée le temps d'une soirée, laissant les addictions prendre le dessus pour oublier la routine et les tracasseries du quotidien. Les piercings et tatouages étaient légion dans ce microcosme d'une jeunesse débauchée aux looks excentriques : tee-shirts moulants, jeans déchirés, coiffures rebelles, trombones fixés dans les lobes, anneaux dans le nez...

Au niveau du rez-de-chaussée, l'univers musical basculait vers des consonances proches des années 80. Les quadras, encore nostalgiques de cette effervescence qui émanait de leur période d'adolescence, recherchaient les sensations de bien-être et d'insouciance dans les sonorités. Les

tenues vestimentaires, plus sobres, tranchaient avec celles des générations Y et Z de la piste du dessous. Le son new wave du titre phare *Blue Monday*, du groupe britannique de Manchester New Order, donnait le tempo pour une danse robotique entre rock et musique punk.

Les longues chevelures, ondulées et flamboyantes, qui recouvraient les épaules des vestes de jean cloutées, privilégiaient la salle du premier étage. Le hard rock, le heavy métal, le black métal ou le trash métal y régnaient en maîtres. Les riffs des guitares électriques avaient du mal à couvrir les voix criardes et éraillées des leaders charismatiques de leur groupe. Un flot de têtes, balançant leur crinière de haut en bas, ondulait sous les spots saccadés par le stroboscope. Certains s'essayaient au Air guitar en simulant les gestes et les accords de leurs références en matière de hard. Des posters géants des groupes mythiques décoraient les murs entre les miroirs, devant lesquels quelques danseurs égocentriques aimaient à se contempler. Une vidéo du festival Hellfest de Clisson était projetée en boucle sur un écran géant. Les accords rythmiques du groupe Black Sabbath ébranlaient les caissons de basses dans un univers macabre et dépressif.

Dans cette faune éclectique, un homme grand, plutôt carré d'épaules, la mine sombre, tournoyait sa cuillère dans son double mojito dont il ne restait que les feuilles de menthe sauvage mélangées à la peau des quartiers de citron vert. Il ne cessait de scruter la foule pour essayer d'apercevoir une princesse éphémère, qui enchaînait les morceaux de musique dans un déhanché sensuel et provocant. Les gouttes de sueur perlaient sur le front de la danseuse. Celle-ci devait avoir franchi la barre de la quarantaine, mais essayait désespérément d'en paraître vingt de moins. Sans aucun complexe, elle exhibait ses atouts et irradiait les admirateurs de sa beauté nitescente. Certains n'hésitaient pas à entrer dans son périmètre de jeu, flairant la conquête d'une soirée. Sa jupe fendue laissait entrevoir le haut de ses cuisses recouvertes d'un collant noir aux motifs imprimés sur le thème fleuri. Elle n'avait pas encore repéré le regard insistant de ce spectateur privilégié qui vida son cinquième verre d'un trait. L'alcool aidant, l'euphorie commença à éclaircir les traits de l'inconnu qui esquissa un sourire moqueur devant le ridicule de cette créature du diable qui s'affichait avec ostentation sous ses yeux. Il commanda un whisky au barman qui lui servit, sans broncher, un pur malt écossais de quinze ans d'âge. Les reflets blonds de

l'orge, laissant imaginer la saveur tourbée des terres des Highlands, se mélangeaient aux nuances safranées de la rampe de néons fixés au-dessus du bar. La déesse avait fini par remarquer cet intérêt que lui portait ce bellâtre élancé, vissé sur son tabouret. Sûre de son pouvoir de séduction, et sans aucune retenue, elle vint s'asseoir aux côtés de son admirateur allucinant pour entamer la discussion.

— Bonsoir, vous m'offrez un verre ?

Le type la regarda d'une façon désinvolte et désintéressée, rompant avec son insistance précédente.

— Je n'ai pas pour habitude de parler à une étrangère. Encore moins de lui offrir un verre.

— Monsieur est plutôt d'humeur méfiante ! Afin de faire plus ample connaissance, je vous propose de dérouler mon curriculum vitae : je m'appelle Barbara, j'ai 42 ans. J'habite à proximité de Nantes. Je travaille dans la recherche scientifique et médicale. Côté cœur, je suis célibataire et j'aime autant les hommes que les femmes. Ma bisexualité estompe ainsi la jalousie possessive de mes partenaires. Voilà, vous connaissez tout, ou presque, de ma vie. Rien d'exceptionnel, je vous l'accorde. Est-ce que mon CV est suffisamment complet ? Ai-je passé la première étape de cet entretien privé que vous m'accordez de façon inopinée ?

— Que voulez-vous boire ?

— Je vois que j'ai réussi à rompre la glace, je vous ai convaincu. Un Martini dry fera l'affaire.

— Barman ! Un Martini dry pour satisfaire la dame, s'il vous plaît.

— Vous venez souvent dans ce club privé ? Je crois que c'est la première fois que je vous y vois. Un beau type comme vous... je m'en serais souvenu.

— Je ne suis pas un adepte de ces endroits bruyants et de cette faune décadente qui mélange les genres.

— Qu'est-ce que vous faites ici alors, à part me reluquer dans les moindres détails depuis tout à l'heure ? D'ailleurs, j'espère que le spectacle vous a plu ?

— Je suis ici pour les affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— C'est personnel.

— Je vois que vous cultivez le mystère et les secrets, ça m'excite ! Pouvez-vous me laisser entrer dans votre jardin secret ? Le tutoiement est l'une des premières portes si tu me permets de la franchir ? Zut ! Je crois que j'ai anticipé ton accord. Promis, je ne dévoilerai tes confidences à personne. Tu travailles dans le milieu des services secrets, du style agent de la CIA ? FBI ? FSB ? DGSI ? Ou peut-être es-tu un dangereux trafiquant de drogue venu vendre quelques doses à ses clients ?

Le type aux mensurations de mannequin passa à la phase deux de son plan et retira sa veste. La chemise, cintrée, ras du corps, laissait deviner une musculature impressionnante. Ses biceps se contractaient dès qu'il pliait les coudes. Son torse était bombé par des pectoraux dignes de ceux d'un nageur de haut niveau. Il n'en fallut pas plus pour finir de convaincre sa nouvelle relation, littéralement tombée sous le charme. Un sentiment profond lui donnait pourtant l'impression de connaître ce type, mais elle n'arrivait pas à se souvenir.

— Eh bien dis donc ! Il y en a des muscles sous cette chemise ! J'ai hâte de pouvoir les toucher. Monsieur est un adepte du bodybuilding, sans aucun doute. Tu es représentant en appareils de musculation ? J'adore ce jeu des devinettes.

— Tu poses trop de questions.

Son ton changea radicalement et devint plus sec et inquietant.

— Je vois que mon mystérieux compagnon s'autorise également à basculer vers le tutoiement. Cela facilitera notre rapprochement. Visiblement, tu n'es pas le genre de personne à perdre du temps avec les préliminaires. Dans ce cas, ça te dirait qu'on aille faire un tour dans ma voiture ou dans la tienne, pour vivre ensemble une découverte de nos sens ?

— Pourquoi pas, il faut voir...

— Tu veux voir quoi ?

La belle déboutonna son chemisier, laissant apparaître un soutien-gorge, de couleur rouge, qui contenait difficilement une poitrine compressée ne demandant qu'à se libérer de ce carcan trop serré. Le barman n'en perdait pas une miette. La scène pimentée agrémentait cette soirée qui s'annonçait ennuyeuse et routinière. Pleine d'audace, la femme frivole prit la main de sa future conquête tant convoitée et la posa sur le haut de sa cuisse.

— Ça te plaît, n'est-ce pas ? Mais il va falloir être bien sage pour en découvrir plus et te plonger dans mon intimité.

Cette garce représentait tout ce dont notre quidam avait une sainte horreur. Le type retira sa main pour saisir sa consommation et se retourna vers la piste de danse. Elle l'imita, vexée, laissant son verre posé sur le comptoir. Sans qu'elle ne s'en aperçoive, le contenu d'une petite fiole de GHB fut vidé discrètement dans son Martini. Le GHB, détourné de son usage initial pour le traitement de la narcolepsie, était tristement appelé la drogue du violeur. L'homme qui venait d'en faire usage en connaissait parfaitement tous les effets pernicieux sur le corps humain.

L'aventurière inconsciente et dénuée de toute retenue revint à la charge avec ses questions dérangeantes.

— Nous nous connaissons depuis peu et il y a un truc étrange chez toi que je n'arrive pas à déceler. Tu ne serais pas un peu maniaco-dépressif par hasard ? Tu sais, il existe des psychologues pour soigner ce genre de maladies.

Ces propos acerbes déclenchèrent une réaction épidermique chez l'homme blessé qui se mura dans un silence inquiétant...

— Visiblement, mes questionnements t'embarrassent. Alors, si on changeait de sujet. Parlons musique par exemple ? Mais puisque tu n'as pas l'air très réceptif, je vais poursuivre la conversation en mode monologue. Mes artistes préférées se nomment Amy Winehouse, ou encore Jorja Smith, le style de chanteuse déterminée, à la voix éraillée, suave et unique, traînant derrière elles un parcours chaotique. Je ne leur ressemble pas à tout point de vue, mais j'ai quand même ce côté exhibitionniste, lorsque je me lâche jusqu'à perdre pied. Cette facette de ma personnalité est totalement assumée. J'aime qu'on me regarde amoureuxment, un peu comme tu le faisais tout à l'heure. Et toi, quel est ton style de musique ?

Contre toute attente, la réponse ne se fit pas attendre.

— J'aime bien les musiques sombres et noires, comme les premiers albums de The Cure : *Faith* ou *Pornography*. Je suis attiré par les textes qui parlent de vengeance, de souffrance et de mort lente...

— Tu sais que tu peux être flippant comme mec quand tu veux ! Je crois que nous avons assez tourné autour du pot ! Je finis mon verre, cul sec, et

on va discuter dans un endroit plus intimiste, pour laisser libre cours à notre imagination...

Ses actes suivirent ses propos à la lettre. Le verre fut vidé d'une traite, puis elle s'essuya les lèvres avec une serviette en papier. Les bouteilles de spiritueux, alignées sur les étagères à l'arrière du bar, commençaient à tanguer et à se multiplier. La vision de Barbara devenait trouble, mais elle mit cela sur le compte de la dose exagérée d'alcool ingurgitée sur une courte période.

Ils se levèrent tous les deux et gagnèrent le vestiaire afin de récupérer le manteau et le sac à main de madame. Cette dernière commençait à avoir des bouffées de chaleur, accompagnées de pertes d'équilibre. Le poison agissait sournoisement sur son organisme.

— C'est marrant, je me sens toute bizarre et j'ai la tête qui tourne. J'ai dû abuser des cocktails.

— Je vais t'aider, appuie-toi sur mon bras.

Barbara s'exécuta pour tenter de marcher droit et sortir de la discothèque sans perdre sa dignité.

— Vu ton état, on va prendre ma voiture. Je t'emmène dans mon appartement. On y sera plus à l'aise. Comme j'ai pas mal picolé moi aussi, je vais emprunter les routes secondaires. Je ne voudrais pas tomber sur un barrage de police avec contrôle d'alcoolémie, j'y laisserais mon permis.

Sa conquête d'un soir acquiesça, à moitié groggy. Quelques lueurs d'esprit subsistaient malgré les troubles provoqués par les hallucinations sorties de son imagination.

— Tu habites loin d'ici ?

— Environ une vingtaine de minutes, ne t'inquiète pas.

Le chauffeur aida sa passagère à monter et fixa sa ceinture de sécurité. Puis, il s'installa au volant de son fourgon et démarra. Le brouillard s'était levé subitement, rendant la visibilité réduite. Les pleins phares éclairaient péniblement la route. Ils quittèrent rapidement la périphérie citadine pour traverser une zone boisée. Les arbres et la ligne blanche de l'enrobé défilaient sous les yeux mi-clos de Barbara qui basculait dans un état d'euphorie. Totalement désinhibée, elle commençait à se trémousser sur son siège. Après avoir bifurqué sur la droite, le véhicule suivit un chemin forestier et s'arrêta brusquement à proximité d'une clairière, loin de toute présence humaine, plusieurs kilomètres aux alentours.

— Qu'est-ce qu'on fait chéri ? Tu vas abuser de moi dans ta fourgonnette ? Tu sais que si je ne suis pas consentante, cela pourrait s'apparenter à un viol ! Mais ce soir, tu as de la chance, je t'autorise à me séduire. Attention ! J'ai un peu picolé alors je ne te promets pas d'être au top de mes performances.

Barbara bafouillait sous l'emprise de la drogue qui continuait son action dévastatrice et paralysante. Le conducteur lui arracha ses vêtements sans ménagement. Il descendit de son véhicule et récupéra un rouleau de fil barbelé dans son coffre. Il fixa une lampe frontale autour de sa tête et ouvrit la portière de sa victime qu'il entraîna dans la forêt. Elle était complètement nue, ne ressentant même pas les effets du froid alors que la température frôlait les 5°C et que le brouillard se voulait toujours aussi épais et étouffant.

— Mais on va où chéri ? Pourquoi tu ne parles pas ?

Dans un accès de violence, Barbara fut plaquée contre un arbre, les mains liées dans le dos par le fil barbelé. Les croisillons lui entaillaient les veines. À chaque mouvement esquissé pour essayer de se libérer, elle déchirait un peu plus sa peau si fine. Un filet de sang coula le long du tronc pour venir colorer l'humus qui recouvrait le sol. Le choc psychologique émanant de cette torture atténua les effets du GHB et Barbara commença à prendre la mesure de l'horreur de la situation dans laquelle elle était empêtrée. Elle essaya de crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge crispée. Sa peau ressentait maintenant les morsures du vent glacial qui la giflait sur tout le corps. Les branches et les buissons frémissaient dans cette atmosphère anxiogène. La victime ne voyait pas le visage de son agresseur, aveuglée par le faisceau lumineux de la frontale. Ce dernier la laissa en plan et disparut lentement dans la nuit opaque. Le point lumineux diminua jusqu'à se volatiliser. Barbara essaya de se détacher, mais la douleur était atroce. Elle faillit virer de l'œil. Ses mouvements désespérés ne faisaient que déchirer un peu plus ses tissus, accélérant la perte de son sang.

Ne pas paniquer et faire un point sur ses conditions de détention. Son esprit était encore lent à la réaction, les effets du GHB n'étant pas totalement dissipés, mais déjà elle ne voyait aucune issue : soit elle allait mourir de froid, soit elle allait se vider de son sang. Elle regrettait son comportement et s'en voulait d'avoir abordé cet homme qu'elle ne connaissait pas. Elle regrettait... mais il était trop tard... son destin était scellé à celui de cet

arbre devenu sa croix... De religion catholique, baptisée par ses parents à son plus jeune âge, Barbara n'était jamais retournée prier à l'église pour se laver de tous ses péchés. À l'aube de sa mort, elle implorait son Dieu, elle réclamait sa bénédiction. Pourquoi la sauverait-il, elle plus qu'un ou qu'une autre ? Avait-elle mérité d'être graciée aujourd'hui ? Les images affluaient dans son cerveau comme un film muet en noir et blanc, et au bout de la pellicule, toujours la même fin : la mort !

Après des minutes interminables, le point lumineux réapparut et se rapprocha du lieu du supplice. Était-ce lui ? Pourquoi revenait-il ? Était-ce quelqu'un d'autre qui venait la délivrer ? L'espoir venait de renaître ! Mais il fut de courte durée. Elle reconnut cet homme dont elle ne connaissait pas le prénom et qui lui avait tendu un guet-apens. Pourquoi ? Pourquoi elle ? Elle se demandait si elle aurait des réponses à ses questions avant de quitter ce monde. Des questions, toujours des questions... elle posait trop de questions... mais jamais les bonnes...

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Une ombre se dressa devant Barbara. Son ravisseur la fixa en tenant un objet dans sa main droite. Elle crut apercevoir un manche comme celui d'une pioche ou d'une pelle, mais elle avait du mal à l'identifier.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Pourquoi me torturez-vous ainsi ? Je n'ai pas d'argent, je ne vous ai rien fait !

— Tais-toi, prostituée des enfers ! Tu n'es qu'une créature maléfique !

Le ton de la voix de son ravisseur était terrifiant. Il força sa victime à s'asseoir en faisant glisser ses poignets douloureux le long du tronc. Le barbelé continuait son travail d'incision, s'enfonçant encore un peu plus dans l'épiderme ensanglanté. La lumière de la lampe frontale fut détournée, de telle sorte qu'elle n'aveugle plus Barbara. À cet instant, le type lui colla une photo sous les yeux.

— Et là ! Tu ne me reconnais pas ?

Barbara regarda le cliché avec attention. Il représentait un groupe de jeunes étudiants, riant aux éclats. Au sol, un garçon à quatre pattes, maintenu par une laisse, avait la tête plongée dans une gamelle de chien. Il subissait les brimades de ses camarades. Du plus profond de ses souvenirs, elle se rappela enfin cette scène et releva le visage, les lèvres pincées par les

remords. Les larmes avaient envahi ses yeux... Elle savait qu'il était trop tard.

— Étienne. Je m'excuse. Nous étions jeunes, tous embrigadés par la Guilde. C'est elle qui dictait nos pensées, elle influait sur la façon de nous comporter.

— Je n'ai que faire de tes remords. Tu vas payer le prix de ta méchanceté et de ton offense. Avec tes camarades, vous avez détruit ma vie. Je traîne ces humiliations depuis tant d'années, comme le Christ a porté sa croix. Il est temps que ton âme pécheresse soit donnée en offrande à notre Dieu éternel, créateur de la terre et de l'univers.

Le dénommé Étienne se mit à genoux pour prier. Puis, il sortit un briquet de sa poche et brûla la photographie dont les cendres s'éparpillèrent au gré de la volonté du vent. Lors des séances de sophrologie, son psychologue lui avait expliqué comment se débarrasser de ces images pénibles qui avaient entaché sa vie. Chaque petit grain de poussière s'éloignait vers l'infini pour disparaître à jamais de son subconscient. Mais les cauchemars revenaient sans cesse, les poussières se reformaient, les images réapparaissaient... Sa guérison était un échec. À force de ressasser les événements douloureux de son existence, son esprit lui insuffla une autre psychanalyse pour éradiquer ses maux. Le patient incurable avait réussi à se persuader que l'unique option envisageable pour se sortir de cet étai insupportable était de supprimer définitivement les parasites perturbateurs. Il avait imploré l'aide du Dieu divin qui lui avait donné la permission de rendre la justice et pour cela, il l'avait choisi comme disciple.

Lorsqu'Étienne souleva la hache qu'il tenait en mains, Barbara, horrifiée, comprit ses intentions. Il ne reculerait plus. Elle le supplia en vain de ne pas lui faire de mal, mais l'homme était plus déterminé que jamais. Animé par la rancœur et la haine, il souleva l'outil tranchant qui vint s'abattre sur la jambe de la victime. Une fois, deux fois, trois fois... jusqu'à ce que l'os casse et que le membre se désolidarise du reste du corps. Barbara ne supporta pas la douleur et perdit connaissance. Étienne la gifla pour qu'elle revienne à elle. Lorsqu'elle vit sa jambe cinquante centimètres plus loin, elle hurla. Le bourreau continua alors son travail sordide et méticuleux de démembrement... Le paroxysme de l'horreur et de la souffrance eut raison du cœur de Barbara qui cessa de lutter pour se laisser emporter par la déli-

vance que lui apportait la mort. Son âme libérée s'éleva pour rejoindre les hauteurs de la voûte céleste de l'empyrée.

## Chapitre II

*Strasbourg, lundi 16 mars*

Le téléphone, posé sur le bureau plaqué chêne, se mit à chanter sa sonnerie douce sur un ton langoureux. Une main fine et soignée se saisit du combiné. La montre Tissot fixée sur le poignet gauche et la chevalière en or massif témoignaient de la réussite de leur propriétaire.

— Monsieur Zink ?

— Dites-moi Emma.

— Les membres du conseil d'administration vous attendent. Vous avez cinq minutes de retard.

— J'arrive, faites-les patienter.

L'homme raccrocha, se leva et se dirigea vers un grand miroir, fixé sur la porte pleine d'une bibliothèque de style Louis-Philippe. Les ouvrages contenus dans le meuble évoquaient tous sa réussite sociale. Plusieurs volumes de l'encyclopédie Universalis y étaient consacrés : *Les facteurs sociaux de la réussite*, *La compétition*, *Le manque de confiance en soi* ou *Les cinq axes du bonheur*. D'autres thèmes évoqués dans certains livres se montraient plus obscurs comme *Le côté sombre de la surestime de soi*.

Daniel Zink, un mètre quatre-vingt-dix, approchait de la cinquantaine. Sa calvitie naissante lui rappelait tous les jours que le sablier des années n'épargnait personne. Tout comme lui, il n'avait préservé aucun individu dans sa quête de pouvoir au sein de son entreprise. Il ajusta sa cravate et desserra le double nœud qui lui compressait un peu trop la gorge. Il réajusta sa veste et referma un bouton capricieux de sa chemise qui laissait entrevoir une petite surface de peau bronzée, sans un poil qui dépassait. Daniel Zink

soignait son image de cadre supérieur charismatique et séduisant. Ses voyages professionnels dans les Caraïbes lui conféraient un bronzage uniforme tout au long de l'année, complété par des séances d'UV chez son esthéticienne préférée, qui n'en était pas moins sa maîtresse, ou plutôt l'une de ses favorites. Le roitelet usait de tous ses privilèges pour assouvir sa soif avide de réussite et de reconnaissance, dans cette société sans morale. Le reflet de ses souliers de cuir noir était entaché de gouttelettes de boue, témoignant du temps maussade qui régnait sur la capitale alsacienne depuis plusieurs semaines. Il saisit un petit chiffon microfibre dans un tiroir et lustra sa paire de Savatore Ferragamo jusqu'à pouvoir s'y contempler et admirer son visage, sans ride apparente, nourri de crèmes de jour, de crèmes de nuit, de lotions anti-âge... Il collectionnait toute la panoplie de produits de bien-être, prodiguée par son ensorceleuse, spécialiste des soins de beauté.

Avant de rejoindre l'arène, l'homme d'affaires but une lampée d'eau-de-vie. Un « tord-boyaux » confectionné par son grand-père, lorsqu'il était encore de ce monde. Le vieil homme avait laissé derrière lui un héritage de plusieurs centaines de bouteilles de ce breuvage clair et puissant, fruits de la distillerie savante de vieilles prunes. Lorsqu'il était enfant, le jeune Daniel aimait ramasser toutes les mirabelles qui jonchaient le sol au pied des arbres centenaires. La récolte avait lieu pendant les mois d'août et de septembre. Elle marquait la fin des vacances scolaires estivales. C'était une mauvaise période pour certains, mais pour la famille Zink, le ramassage des mirabelles était sujet à des fêtes mémorables, réunissant tous les saisonniers venus donner un coup de main aux propriétaires du domaine.

Le directeur général regarda sa montre plaquée or dix-huit carats. Il était temps de rejoindre les autres membres qui constituaient le conseil d'administration du groupe qu'il dirigeait d'une main de fer, sans leur accorder la moindre concession. Son bureau était séparé de la salle de réunion par une succession de couloirs vitrés, donnant une atmosphère lumineuse dans toutes les pièces du siège social de l'entreprise Zinkerde, spécialisée dans les produits et engrais chimiques.

Daniel Zink poussa la porte épaisse et capitonnée qui assurait une totale isolation phonique, et ainsi, éviter toute fuite d'informations que pourraient capter des oreilles indiscrettes.

— Bonjour à tous. Désolé pour le retard.

Le président-directeur général prit place au bout de la longue table rectangulaire autour de laquelle siégeaient une quinzaine de confrères masculins et féminins. À l'autre extrémité, Eva Müller, directrice marketing, lui adressa un petit clin d'œil complice et furtif. Tous les employés de l'entreprise connaissaient la relation, à peine cachée, que cette arriviste aux dents longues entretenait avec son responsable hiérarchique.

— Démarrons la séance et soyons efficaces. J'ai un rendez-vous urgent à suivre avec des investisseurs chinois. Éva, à toi l'honneur.

— Merci monsieur le Président. Je vous avais parlé d'une campagne de publicité concernant notre nouvel insecticide phare contre les tiques. Eh bien, nous avons obtenu deux pleines pages dans la revue *Mode et jardin*. Nous allons également diffuser un message publicitaire d'une durée de deux minutes sur la télévision locale France 3 Alsace. Je suis en négociation avec les autres chaînes publiques nationales pour pouvoir passer la publicité à une heure de grande écoute. Bien évidemment, cela à un coût. Il faudra vraisemblablement revoir à la hausse le budget alloué pour notre campagne. Je vais vous faire découvrir en avant-première ce petit bijou qui a été créé par notre agence de communication, partenaire de l'évènement.

Un écran de projection fixé au plafond descendit le long de ses rails. Le vidéo projecteur s'alluma, éclairant la salle de son halo de lumière dans lequel s'activaient des milliers de petites poussières insignifiantes. Le film publicitaire démarra sur une musique de Nikolaï Rimski-Korsakov, intitulée *Le vol du Bourdon*. Le nom du fameux produit phare apparut en gros caractères sur toute la surface de l'écran : *ERADITIQUE*. Le film illustrait une bombe aérosol démesurée, traquant les insectes indésirables dans les moindres recoins de verdure d'une forêt fictive. Une fois aspergées par le produit chimique dont la composition était secrètement gardée, les tiques mouraient lentement, se détachant de leur support animal ou humain. Le spot se terminait par ce slogan qui vous reste en tête toute la journée : *ERADITIQUE, le produit qui éradique les tiques, toutes les tiques !*

Une salve d'applaudissements salua positivement la réalisation de cette publicité qui allait envahir les médias et les écrans de télévision des foyers français.

— J'espère que le film vous a plu. À entendre vos applaudissements, je ne me trompe pas beaucoup en pensant que oui. J'en ai terminé me concernant.

— Très bon travail, Éva. Comme toujours.

Un sourire enjoué s'empara du visage de la directrice marketing qui jubilait, satisfaite de sa prestation et fière de recevoir les compliments de son patron qui ne cessait de tarir d'éloges à son égard. Elle était impatiente de le retrouver secrètement dans une chambre d'hôtel pour partager leur passion amoureuse et les ébats sexuels qui en découlaient.

— Thomas Schmidt, je vous laisse la parole. Où en est-on de la plainte déposée par cette association de viticulteurs au sujet de la composition de nos engrais chimiques et sur les effets secondaires qui, à prendre au conditionnel, entraîneraient des rougeurs sur la peau de certains d'entre eux ?

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles.

— Développez, je vous prie.

— Je crains que nous soyons poursuivis, au même titre que Monsanto pour le glyphosate. Une étude a été commanditée par le collectif pour démontrer les risques phytosanitaires des molécules contenues dans nos engrais.

— Qui est l'élément moteur de cette association ?

— Les viticulteurs sont aidés par un mystérieux individu sorti de nulle part dont nous n'avons pas l'identité. Il a levé des fonds personnels pour payer des laboratoires privés afin de démontrer les dangers de nos produits.

— On a peut-être affaire à un concurrent déloyal qui souhaite nous déstabiliser ?

— Je ne saurais le dire. Nous n'avons aucun élément factuel.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour mener une enquête ? Trouvez qui est derrière ce stratagème fallacieux, et à quelles fins ? Je ne veux pas qu'un scandale éclabousse notre entreprise. Si cela devait arriver, vous savez ce qu'il adviendrait de vous. Il faudra que l'on jette des coupables en pâture aux journalistes pour assouvir leur soif de sensationnel.

— Je sais, mais...

— Il n'y a pas de mais ! Imbécile. Faites votre travail, et faites-le bien ! C'est pour cela que je vous paie !

Thomas Schmidt se renfroigna. Il supportait de moins en moins les accès de colère de ce tyran irascible dépourvu de sentiments. Le silence régnait dans la salle de réunion.

— À qui le tour ?

Chacun des membres du conseil baissa la tête, tels des écoliers que l'on interroge pour aller au tableau, ne voulant pas subir le même sort que leur collègue.

— Monsieur Desmaeker, en votre qualité de directeur du contrôle de gestion, pouvez-vous nous faire un point sur les comptes analytiques du mois dernier ?

— Bien sûr, monsieur le Président-directeur général.

L'homme partagea son écran d'ordinateur pour afficher un PowerPoint avec des tableaux et des chiffres, que seuls les spécialistes du genre arrivaient à déchiffrer.

— Sur le premier schéma, nous pouvons voir une progression nette de notre chiffre d'affaires. La reprise de la croissance se confirme. Par contre, le bénéfice net avant imposition est en légère baisse. Cela s'explique par les récents investissements réalisés pour remettre nos usines aux normes de sécurité. Comme vous le savez, plusieurs de nos sites sont classés Seveso II et les audits sont devenus drastiques depuis l'affaire AZF, encore plus en cette période de paranoïa liée aux attentats terroristes. Nous avons dû réécrire une partie de nos procédures d'exploitation, car nous n'avons pas passé tous les tests de sécurité avec succès lors de l'inspection de la DREAL (Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement), n'est-ce pas Dickerman ?

Le directeur de la qualité, de la sécurité et de l'environnement faisait profil bas depuis le début de la réunion, pensant éviter les sujets embarrassants. Il avait fallu que ce traître de Desmaeker évoque ce dossier brûlant qui le plaçait dans une situation inconfortable vis-à-vis de sa hiérarchie. Il ne se démonta pas pour autant et exposa son argumentation.

— Nous avons passé la majorité des tests, mais il reste effectivement quelques points de détail à régler. Nous allons subir un nouvel audit le mois prochain et tous les effectifs sont à pied d'œuvre afin d'être prêts pour cette échéance.

— De quels points de détail parle-t-on ?

— Nous n'avions pas déclaré tous nos systèmes de surveillance vidéo auprès de la CNIL et certaines caméras dysfonctionnaient. Les services de la DREAL ont été particulièrement pointilleux lors de l'audit des systèmes instrumentés de sécurité. Le gouvernement a été refroidi par les actes criminels perpétrés en juin et juillet 2015 sur le site de production de gaz de Saint-Quentin-Fallavier et sur le site pétrochimique de Berre-l'Étang. Mais maintenant, tout est rentré dans l'ordre, je vous l'assure.

— J'espère que vous êtes sûr de vous, Dickerman ! Un nouvel échec de votre part et c'est la porte. Nos concurrents n'hésiteront pas à tirer parti de nos erreurs. Ils s'en donneront à cœur joie pour nous faire de la mauvaise publicité. Dans cette jungle économique, c'est coup pour coup. Mettez-vous bien cela dans le crâne !

Le téléphone portable du puissant Daniel Zink vibra.

— Excusez-moi cinq minutes.

L'homme se leva et s'éloigna près d'une fenêtre pour plus de discrétion. Dehors, le temps était gris. Les cheminées industrielles crachaient leurs émanations polluantes dans le ciel meurtri de ce paysage hiémal. Après cinq minutes d'une conversation agitée, le PDG raccrocha.

— La séance est levée. Les Chinois m'attendent dans le hall.

Il quitta les membres du conseil d'administration dont la plupart avaient le front perlé de gouttes de sueur. Ils craignaient leur patron comme la peste ou le choléra. Seule Eva Müller se sentait à l'aise. Elle en profita même pour se refaire une beauté en se saupoudrant de fard à paupières, au cas où l'agenda de Daniel Zink lui laisserait une petite place pour une partie de jambes en l'air...

Dans le couloir menant au hall d'entrée, le PDG fut interpellé par son assistante de direction.

— Monsieur Zink ! Monsieur Zink !

— Quoi encore ? Faites vite, les Chinois sont déjà arrivés. Ils ont une ponctualité sans égal.

— J'ai eu une personne au téléphone qui souhaiterait absolument vous parler. Je lui ai dit que vous étiez très occupé et difficile à joindre. Il a insisté. Il s'est présenté comme un riche industriel qui souhaiterait investir dans le capital de notre groupe.

— Vous avez son nom ?

— Malheureusement non. Il a voulu rester anonyme et a demandé un rendez-vous en personne. Il m'a laissé son numéro de portable.

— Regardez mon agenda et proposez-lui un dîner la semaine prochaine. S'il me reste des disponibilités, bien entendu.

— Dans quel restaurant ?

— Réservez à l'établissement *La Locomotive*, quai des Bateliers.

— Très bien, c'est noté.

L'homme pressé se hâta de rejoindre le groupe d'Asiatiques. Décidément, son entreprise avait le vent en poupe : des Chinois, et désormais un mystérieux industriel, tous prêts à apporter des fonds pour faire prospérer ses affaires. Que demander de plus !

La traductrice mandatée pour cet exercice de style linguistique était très élégante dans son tailleur deux pièces dessiné sur mesure. Originnaire d'un village de la province du Jiangxi, elle avait quitté les rizières pour suivre des études en France avant de devenir interprète. Comme beaucoup de ses concitoyennes, elle voulait ressembler aux Européennes. La transformation passait fatalement par le débridement des yeux, véritable phénomène au Japon, en Corée du Sud ou en Chine. Ses talons hauts compensaient sa petite taille et lui conféraient plus d'assurance face à la dizaine de Pékinois venus faire des affaires avec Daniel Zink. Les présentations d'usage furent suivies d'une visite d'un des nombreux sites industriels de Zinkerde. L'usine était dernier cri et ultra sophistiquée avec son système entièrement automatisé de mélange des produits chimiques. L'ammoniac et le dioxyde d'azote s'unissaient sans vergogne afin de créer les ammonitrates, fertilisants minéraux azotés qui finiraient dans les champs de culture pour donner vie aux légumes de nos assiettes. Les Chinois semblaient conquis et leurs questions fusaient si vite que la ravissante traductrice avait du mal à suivre. La visite fut soudain interrompue par une sirène stridente dont les décibels explosaient les tympanes. Les Asiatiques se bouchaient les oreilles avec la paume de leurs mains.

— Alerte incendie ! Évacuez ! Évacuez ! hurla l'un des techniciens de maintenance.

Un serre-file entraîna le groupe de visiteurs vers l'extérieur, au pas de charge. Ils traversèrent le parking jusqu'au point de ralliement indiqué par un panneau vert. Des fumées noires chargées de particules lourdes s'échap-

paient de la toiture du bâtiment qui s'était vidé de ses employés. Les sirènes des véhicules des hommes du feu ne se firent pas attendre. Ils suivaient à la lettre le POI (Plan d'opération interne). Les Chinois ne parlaient plus et restaient circonspects devant la gravité des événements. Leur sentiment de confiance envers Zinkerde venait de s'évaporer en quelques minutes. Les pompiers s'affairaient pour circonscrire l'incendie le plus rapidement possible et éviter la propagation d'émanations toxiques produites par les solutions chimiques.

Romain Dickerman arriva, essoufflé et dégoulinant de sueur, avec son casque de chantier vissé sur la tête.

— Que s'est-il passé ?

— Un feu s'est déclenché près des cuves d'ammoniac. On a frôlé la catastrophe. Le sinistre a été circonscrit à temps par les pompiers.

— On connaît l'origine de cet incendie ?

— Encore trop tôt pour le savoir, mais on pense à un court-circuit dans l'un des coffrets électriques. Le plastique de la porte était complètement cramé et il a littéralement fondu par endroits.

— Je croyais que l'on avait vérifié toutes les installations électriques avant le dernier audit ?

— Pourtant oui. Le rapport n'avait révélé aucun défaut, aucune surchauffe thermique. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Le rapport des experts en dira plus. On saura si l'incident est d'origine accidentelle ou...

— Ou quoi ? Allez au bout de vos pensées, Dickerman.

— Ou d'origine criminelle.

La fin de la phrase du responsable de la sécurité jeta un froid. Daniel Zink avait retrouvé son visage des mauvais jours. Son arrogance et son mépris envers les autres pour gravir les échelons avaient fait naître en eux un sentiment de vengeance et de haine. Le PDG n'avait pas assez de ses dix doigts pour compter le nombre de ses ennemis potentiels. Ces derniers attendaient ses moindres faux pas et se délectaient des incidents qui pouvaient émailler la superbe du roi, attendant avec jouissance qu'il tombe de son piédestal. Durant cette journée maussade, le ciel s'était assombri pour le souverain, au sens propre comme au sens figuré. L'image de son entreprise avait pris du plomb dans l'aile et ses plans s'en trouvaient perturbés. Mais il en fallait plus pour déstabiliser le *winner* qui était en lui.

Le spectacle étant terminé, les investisseurs asiatiques regagnèrent le bus qui les ramena à leur hôtel.

Zink se laissa tomber dans son fauteuil en cuir. À l'extérieur, les nuages avaient repris leur conquête du ciel qui se laissait peu à peu dévorer par la tombée de la nuit. L'assistante de direction fit irruption dans le bureau.

— Monsieur Zink, un coursier a apporté une enveloppe pour vous. Il a dit que c'était urgent.

Elle déposa le courrier sur le bureau.

— Je vais débaucher, il est l'heure et j'ai un rendez-vous chez mon ophtalmologiste.

— C'est bon, allez-y Martine, et arrêtez de vous justifier sans arrêt. Je me débrouillerai sans vous pour ce soir.

La porte se referma et le patron se retrouva seul, face à cette enveloppe en papier kraft sur laquelle était imprimé son nom, sans adresse ni timbre. Elle excita sa curiosité. Il la saisit, la retourna et l'ouvrit à l'aide d'un coupe-papier au manche marbré. Sa main tremblante plongea à l'intérieur et en ressortit une feuille format A4 pliée en deux. Des lettres avaient été découpées dans des magazines et collées les unes aux autres pour former un message menaçant et inquiétant :

TON HYBRIS SERA PUNI  
TU VAS LE PAYER DE TA VIE  
VINDICTA